

Le Terroir Incarné

A mon ami Jean Lamberty
En témoignage de profonde gratitude
E. E.

I

Durant la Grande Guerre, à Bruxelles occupé par les Allemands quelques ~~amis~~ artistes et écrivains, prirent l'habitude de se réunir pour se procurer au moyen d'intelligentes et loyales causeries un dérivatif à l'épouvantable souci.

Comme dans le "De'caméron" d'élegants Florentins se retrempe le moral en se narrant d'édifiantes ou voluptueuses histoires et en parviennent à oublier, ne fut-ce que durant dix pleines journées, les horreurs de la Peste, nos amis réagissaient au moyen de ferventes communions éthiques et esthétiques contre la folie, le pessimisme, le lucre et la rage engendrés par le Fléau Suprême au sein d'une capitale naguère aimable et débonnaire entre toutes.

Or en l'une de ces réunions la conversation ayant été mise sur le chapitre de la patrie et sur le caractère que peut réséier l'attachement au terroir natal ou au pays d'élection, Charles Merliane, un des derniers ~~chefs~~ ^{chefs} ~~de la~~ ^{de la} ~~révolution~~ ^{révolution} de cette glorieuse ^{lignée} ~~génération~~ à laquelle la Belgique dut les Leys, les Rops, les De Braekeleer, les Degroux, les Stevens, les Meunier et les Mellery, mais qui sera parvenu peut être à les surpasser sinon par le prestige du métier du moins par une sensibilité plus éveillée et une psychologie plus aigüe, tenant pour ainsi dire d'une divination mystique, nous fit ces dramatiques confidences auxquelles je me suis efforcé de garder l'émotion et le lyrisme du narrateur.

Je devais d'ailleurs m'aider pour cette narration pathétique des mémoires qu'il voulut bien tenir à ma disposition.

Commune de Schaerbeek

COURS DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE

donné par M. Georges ECKHOUD ,

dans l'Auditoire de l'École n°12, rue Quinaux 32 .

SYLLABUS de JANVIER 1920 .

de 7 à 8 heures du soir

Mercredi 7. L'œuvre de William Shakespeare - La Tempête - Le
Songe d'une Nuit d'Été.

Samedi 10.- Beaucoup de bruit pour rien . Mesure pour mesure .

Mercredi 14.- La Légère domptée.- Peines d'amour perdues.

Samedi 17.- Comme il vous plaira . - Tout est bien qui finit
bien .- Le Conte d'Hiver.

Mercredi 21.- Les Joyeuses Commères de Windsor. La Veillée des
Rois.

Samedi 24.- Les drames historiques anglais: Le Roi Jean -Richard II
Henri IV (1^e et 2^e parties)

Mercredi 28.- Henri V - Henri VI (1^e , 2^e et 3^e parties) .

Samedi 31.- Richard III. Henri VIII. -

--o--o--o--o--



97 Lignasses, aux pans de ceste et aux fonds de culotte les plus
faibles, vaubrés sur le métal. La bataille enchevêtrait
bras et jambes, têtes et fesses. Les coups résonnaient dans cette
mêlée de chair. Quand les plus petits se relevaient des pleurs
l'avaient la sueur des visages et les mains des grands essuy-
aient ~~sur~~ leurs greques trouées le sang qui pouvait leur
butin. D'autres fois Derboise photographiait nos lutins
juchés sur une charrette d'où ils lui faisaient force grimaces,
ou bien il fixait l'endiablée partie de saut de mouton dont
ils égayaient ~~la route menant à leur école~~. C'était encore
la sortie de ~~la~~ ^{leur aller au dans} ~~église~~ des petites sœurs, les rassemble-
ments sous le tilleul après la messe, un baiguade dans
l'étang du Meer ~~les sœurs~~ au cœur de la Bruyère de Gaurdaun, et la
vénérable Line, une de mes logeuses, ^{respectable} vêtue de blanc, dans sa
corollette de ~~noir~~ ^(sous les regards narquois d'un couple de ~~bons~~ pères drilles), se tenant à l'église, pour porter avec
d'autres pucelles de son âge la statue de la Vierge dans
la procession du 15 août. ~~Il devait tirer un savoureux parti~~
de toutes ces scènes ^{documents de l'histoire} ~~pittoresques ou amusantes~~, mais en dépit
de son incontestable talent, de sa pâte consistante, de son
coloris passionné, du rayant de sa technique, il ne me
semblait point ^{s'en} assimiler la poésie cordiale, ~~le pittores-~~
~~-calme de tous ces~~ ^{avec la sympathie} quels m'inspiraient à moi
même. C'est à peine ~~si il ajoutait~~ ^{si la peinture} ~~des~~ ^{relativer aux} ~~fondes~~
l'accent de ces instantanés. De ces scènes il n'appré-
-ciait que le réalisme, le pittoresque, l'intérêt anecdod-
-tique et transitoire, tout au plus la mise en
page et la couleur. Il n'y apportait aucune ~~pro-~~
~~-tion~~ ~~et~~ communion. De même il brossa
quantité de paysages dont ^{nul} ~~aucun~~ ne vrait,
ne rendait le fluide ou l'âme des ambiances.
Sans tous les cas je le jugeais incapable
de synthétiser les visages de mon pays de
dilection quoique, par contre, je lui eusse
envié plus d'une fois la fidélité et
la puissance matérielle de ses "rendus".
~~D'ailleurs~~ ~~Merliano~~

125/ de la perversité s'in mêla car je n'aurais pu
tomber plus mal. Dans les dispositions où je me trou-
vais une partition ultra chrématique contribua
tout d'abord à aggraver mon l'nervelement et, par surcroît,
je ne tardai pas à transporter la tragédie des
Atrides à notre époque et dans nos contrées.
[C'était bien, en dépit de quelques apparents
anachronismes, le parricide de Héracles qui se
répétait devant moi. Le décor même, une cour
devant le soi-disant palais d'Argos, une façade
morne à peine percée d'étroites fenêtres, me paraissait
le chantier de telle vieille bordé rencontrée au
hasard de mes péripéties dans la banlieue
~~midi~~ de Bouvilles. Il n'y eut pas jusqu'à
certaine homonymie ~~fatidique~~ qui ne contribua
à ^{ultra-assimilation} me faire rapprocher ~~et même confondre~~ la tragédie
antique ~~de la~~ ^{du} ~~flûte~~ ~~divers~~ ~~contemporain~~. Les
Erinyes, les occultes puissances de la tragédie
présentes, ^{habitaient irrésistiblement} ~~couraient~~ ~~dans~~ l'atmosphère orageuse
de cette ^{notre} courgade trabançonne; ~~Elles~~ ~~étaient~~
devenues des Héracles...

Mais, comme je l'ai dit, une musique modernissime,
aux dissonances implacables et presque
incantatoires, ~~essayerait~~ ^{cherchait} de corser cette ^{confusion} assimilation
d'un ^{notre} ~~tragede~~ de l'opéra ~~avec~~ un sordide
~~fait divers~~ ^{chef d'œuvre} ~~contemporain~~ ~~et~~ ~~aujourd'hui~~. [En somme les Furies,
Némésis et la Fatalité qui pèsent sur les
Atrides, se manifestent aujourd'hui encore dans
des influences ataviques, culturelles et
ethniques non moins acharnées et inéluctables.

[Oui, c'est assurément du parricide d'Héracles qu'il s'agit
sur la scène. La saignée sacrificielle s'accomplit aux portes
de Bouvilles, au fond d'une arrière cour de ferme, et les
Atrides s'apparentent à nos rustres fanatiques, superstitieux
impulsifs, ruminants de perverses idées fixes, singuliers moroses,
volcan à éruptions périodiques, coulant sardoniquement
les larmes avant de jeter des flammes. [Et lorsque Oreste
se presenta

132/ cheveux, il me semble que mon Campinaire ait subi une
profanation, un camouflage, — que cette tenue soit plutôt
une livrée. Je ne sais pourquoi j'oppose à ce volontaire
les inscrits refractaires de 1798 dont nous avons si
souvent parlé; ces chouans qu'il avait fallu enrôler
de force par les armées du Directoire et parmi lesquels
mon compte un ancêtre. — Ecoute, reprend-il tout à coup.
réflexion faite, je me décide, je ne bouge plus d'ici.
[Dans l'instant l'inattendu de cette détermination me me
frappe pas outre mesure. — Quant à cela, non, fais-je
sans trop de surprise. Y songes-tu? ça va être temps de
rentrer. Entends-tu la retraite? [Le fait est que j'entendais,
moi, très distinctement une lente sonnerie de clairons,
sans m'étonner du tout que cette fanfare mélancolique
intervint au milieu de la nuit. Elle avait même
la stridence et l'éclat poignant de la musique de
tout à l'heure. — Je me moque bien de la retraite!
ricana ma guide. Ne suis-je pas en congé? [Je ne l'avais
jamais vu ni entendu ainsi, quelle dérivation! Quel
bagout! — N'importe. Séparons-nous! lui signifiai-je,
un peu énévée. — Adieu, vous me chagrin! se récria-t-il,
la voix enrouée et les yeux grands ouverts mais
subitement lubrifiés. — Non pas, mais je t'éloigne
pour le quart d'heure. Il le faut. Retourne chez
toi! — Notez qu'en mon esprit je ne le renvoyai pas
à sa caserne mais à son village. — La place est
là bas! murmura-t-il. [Il me dévisageait avec une
stupéfaction narquoise, semblant ne rien comprendre à
ma résolution. mais tout à coup il se recrita, se coiffa
raguement de son baret de police, et me faisant
un bref salut militaire, un strict salut d'ordonnance;
— Ah, c'est ainsi?... Adieu alors... [Je l'arrêtai et lui
saisis les mains qu'il m'abandonna après avoir voulu
me les reprendre par un mouvement boudeux.
— C'est pas ton bien, mon gars. Et surtout ne vas
pas m'en vouloir... [En manière de protestation contre
pareille crainte, mon me jeta les bras au
cou. Nous confondîmes nos larmes. Il me
fallut un effort pour

133 / de nouer notre étreinte, mais nous combi-
-nions à nos regards en silence à tra-
-vers nos pleurs. Au fait pourquoi cette suprême
détresse ? Pourquoi surtout nous torturer à
placidz, quand je ~~savais~~ ^{le fais} au fond de ses yeux
qu'il m'eût suffi d'un mot pour le retenir, pour
me l'attacher à jamais. [Cette parole montait
à mes lèvres, elle me brûlait la gorge, je la regar-
-lai dans un sanglot et, presque brutal, je le
poussai par les épaules avec rien que : « Cou-
-rage ! Il le faut ! » [Adieu... Mais l'aurez-
-vous voulu ! Vous ? [Il sortit d'une cavalière
enfamée, la tête haute, mais en se faisant
certes violence. [Et je refermai la porte,
m'y adossant même, comme pour prévenir
qu'il se ravistât, car il attendait toujours
sur le palier. [Quand il se décida à s'éloi-
-gner ce fut en traînant, marche par mal-
-che. Je l'entendais gémir, balbutier mon nom.
[Enfin, il battit la porte de la rue, et cela avec
un fracas si violent et si lugubre que je me
... réveillai... [Oui, tout cela, depuis mon
retour du théâtre n'avait été qu'un rêve.
[Il n'y avait de réel que mes dernières
larmes et de celles-là mon oreille était
encore tout mouillée...]

~~Mais le jour me rendit une résolution.~~
~~Quoi qu'il m'en coûtât je ne correspondrais~~
~~plus jamais avec l'absent, je ne ferais~~
~~rien pour le revoir... [Le jour ^{se levait} ~~traînait~~~~
~~je m'étais ^{à mon ami} ~~résolu~~ ^à ~~lui écrire~~ ^{enfin}~~
~~quant des clameurs s'élevèrent dans~~
~~la rue, les vendeurs de journaux criaient~~
~~le rappel de quatre classes de soldats.~~
[La Guerre venait d'être déclarée.
[La Guerre ! Il y allait de la destinée
de tout un peuple emporté sur les
ailes de l'honneur...]

133 / donner notre écho, mais nous continuions à nous
regarder en silence, à travers nos ^{larmes.} larmes. Au fait, pour-
-quoi cette suprématie de l'ère ? Pourquoi, surtout, nous
torturer à plaisir quand je levais au fond de ses yeux
qu'il m'eût suffi d'un mot pour le rebeller, pour une
l'attacher à jamais. [Cette parole montait à mes lèvres,
elle me brûlait la gorge, je la refoulai dans un sanglot,
et, presque brutal, je le poussai par les épaules avec des
que : « Courage !... Il le faut !... » [- Ah, lui !... Vous
l'aurez voulu !... Vous ! » [Il sortit, d'une caselière
enfamée, la tête haute, mais curbes, en se faisant violence.
[Et je refermai la porte, présant même dessus, comme pour
prévenir qu'il se ravisât, car il attendait toujours sur le
palier. [Quand il se décida à s'éloigner ce fut en se
trainant maigre par un rebord. Je l'entendis qu'il avait,
balbutier sur son nom. [Enfin il battit la porte de la rue,
et cela avec un fracas si violent et si lugubre que
je ne rêverais pas. [Oui, tout cela, depuis mon retour
du théâtre, n'avait été qu'un rêve. Il n'y avait eu de réel
que mes larmes, car mon oreiller en était encore tout
mouillé. [Il faisait plein jour. [Je me testai bien
décidé à écrire enfin à mon "Zorro Incarné"
quant des clameurs retentirent dans la rue. Des
nouveaux de journaux criaient des nouvelles tellement
insupportables que je me refusais d'abord à les entendre,
comme dans l'appréhension d'un nouveau cauchemar.
[- Rappel de quatre clefs de soldats. Décla-
-ration de Guerre... ^{Ultimatum allemand...}
[La Guerre !... Oui, la Guerre ! [Elle venait de nous
être imposée. [Il y allait de la destinée de tout
un peuple, emporté sur les ailes de l'honneur !
[Comment associais-je aussitôt la pensée de mon
Compagnon à cette fatale extrémité.
[Le Saint Sébastien qui m'avait incarné autrefois
le terreur d'élection souffrait-il à me symboliser
la patrie ? [La réponse ne se fait pas attendre. On
a frappé à la porte. C'est le facteur. Une lettre.
Elle est de moi : 46 j'espère vous revoir enfin,
mon grand ami. Pour cela je m'étais engagé
dans un régiment de cavalerie à Bruxelles... Et
voilà qu'on nous envoie aux frontières, nous

134) battu contre les Allemands... Lidore Valingström,
~~est~~ est de la partie... Ses deux frères Dolf et
Göran revenus de Merxplas ont pris du service
comme lui, et ne tarderont pas à nous rejoindre...
Ils vous envoient leur bonjour; moi, toute mon
affection... au revoir et à bientôt... » [Le cœur
plus serré, plus barré que jamais je
compare le jeune volontaire de toute la puissance
de ma ferveur. En mon rêve fut à l'heure, je
l'envoyais donc au feu et peut être à la mort?
[Il m'apparut une dernière fois à la tête d'une
procession convertie en armée.

[Il est à cheval. Les yeux levés au ciel il
agite un drapeau. Les Valingströms l'escortent
à pied ou des tortillements de salamandres
dans une tourmente de flammes et de fumée.
Emma danse et tourne devant lui.

La Bruyère rougeoie comme du sang.
[Bientôt leurs pieds ne fouleront plus que
des myriades de cadavres.

[Ma douleur se confond avec la détresse
d'un monde.

Jörg Ekman

1914-1919



LE TERROIR INCARNÉ

La métamorphose du terroir s'accomplirait peut-être plus rapidement encore que celle des terriens. Le décor chavirait avant les âmes.

Jamais je n'appréciai comme en cette fin d'été la noble et grave mélancolie des bruyères et des chênayes. Les horizons rivalisaient d'immensité avec les plaines. La procession des nuées s'accordait plus étroitement que jamais à l'allure de mes rustres et au rythme de leurs travaux. Les colorations blafardes et équivoques de l'atmosphère concertaient avec l'expression ambigüe et le morne éclairage des physionomies. Le temps orageux traduisait nos angoisses. Ces paysages, je les contemplais déjà par les yeux de la nostalgie.

Que représenteraient ces mêmes sites avant que vingt ans se fussent écoulés ?

D'année en année il m'a fallu voir les landes céder peu à peu la place aux labours. Les Trappistes de Westmalle ont déjà défriché des lieues de bruyères. Mais du moins leur austère et taciturne présence sympathisait-elle avec ces ambiances pathétiques. De même les vagabonds, les las d'aller des pénitenciers de Merxplas et de Wortel s'harmonisaient plutôt avec l'âpreté et la désolation des glèbes aussi farouches et aussi intraitables qu'eux-mêmes. N'était-ce pas leur propre poussière que la justice pénale les condamnait à attendrir et à fertiliser ?

L'ironie de ces besognes pour ainsi dire fratricides ajoutait même au sardonisme des steppes agonisantes.

Sous la charrue des moines ou la pioche des forçats, autour de Varlonyssel, les terres vaines se convertissaient peu à peu en de vastes guérets utilitaires. Mais bientôt ces cultures plus ou moins fleuries et verdoyantes feraient place à des chantiers de charbonnages et à des corons de houilleurs.

Le sol éventré, fouillé, violé jusqu'au fond des entrailles, se couronnerait de terrils funèbres, flanqués de cheminées déployant des crêpes fuligineux. Et ce seraient les catafalques et les lampadaires du trépas de la Campine.

Aussi le paysage semblait-il m'implorer et me conjurer pour la dernière fois : « Regarde, Ami, ce que l'on fait de moi... Regarde moi bien, emplis-toi les yeux et le cœur de mes charmes, car bientôt j'aurai cessé d'exister... Ton asile, ta thébaïde



ne représentera plus qu'une réplique du Pays Noir et si tes paysans ne se résignent pas à s'enterrer vivants dans ces nouvelles houillères, des milliers de troglodytes étrangers auront bientôt délogé et exproprié les aborigènes, et la métamorphose de l'habitat aura fatalement entraîné l'exil ou le suicide de ses habitants ! »

« Frères, il faut mourir ! » ne cessent de psalmodier les Trappistes.

« Frères, il nous faut pourrir ! » leur répondent peut-être sardoniquement les hors la loi et l'écume des villes internés à Merxplas, en faisant écho au pieux avertissement.

Ce n'est plus le tocsin qui sonne, c'est le glas !...

Le pays agonise.

Que dis-je ? Il expire.

En effet j'avais été frappé plus d'une fois le soir en m'attardant dans la Bruyère aux Vanneaux ou dans les déserts de Pulderbauge par une éclaircie livide arrachant tout le fond de la perspective aux ténèbres de l'automne. Cette lumière insolite m'intriguait vu qu'aucune grande ville ne devait s'illuminer par là. C'est à peine si au Sud-Ouest, une pâle coupole argentée s'arrondissait la nuit au-dessus de la lointaine agglomération anversoise. Que signifiait cet écran lumineux, à l'autre bout de l'horizon, vers l'Allemagne ?...

De ce côté ne règnait à ma connaissance que la Campine la plus nue et la plus stérile.

Or, un samedi soir que je me trouvais sur la route, un peu à l'écart du village, hypnotisé, conjuré en quelque sorte par ce mystérieux météore et vaguement choqué par son éclat trop crû au milieu de la sérénité du ciel profondément bleu et à peine étoilé, je fus interpellé par un jeune paysan qui allait passer devant moi, de l'allure à la fois accélérée et harassée, quasi mécanique du peinarde parvenu à la fin de sa semaine.

— Eh bien, monsieur Merliane, à ce que je vois, on admire nos illuminations ? m'interpela une voix rauque et haletante.

Je me détournai en tressaillant et reconnus Isidore Palings-traks, et à la faveur du jour crépusculaire que nous ménageaient précisément ce qu'il venait d'appeler « nos illuminations », je démêlai sa silhouette déhanchée, son échine allongée, ses vêtements souillés de sueur et de graisse, collés au corps, son teint blafard, sa bouche contractée en une expression

écho

en
Et se prête à cet écho
la voix gouailleuse
et les gestes cyniques
de l'un des Palings-traks.



gouailleuse, ses yeux caves et cernés, brillant d'un éclat fébrile, correspondant au rouge trop enflammé des pommettes.

Et comme son apparition plutôt fantastique me coupait la parole, il me répéta sa question d'une voix plus rauque et plus sourde encore.

— En effet, mon garçon, parvins-je à dire, mais qu'est-ce donc que ces illuminations ?

— Dame, les nôtres... celles de nos fabriques...

— Tes fabriques... quelles fabriques ?

— Mais, celles où nous turbinons... les usines des Allemands, quoi!... cela va de Neerpelt à Overpelt et jusque Baelen Wezel... Ah, nous nous mettons bien. C'est tout lumière électrique ce que vous apercevez là-bas... Tel que vous me voyez, j'en reviens... Je prendrai même une semaine de congé... une semaine qui m'est payée pourtant comme les autres... et même d'avance, ajouta-t-il avec une sorte de jactance, de navrante bravade, en battant l'enflure de sa poche qui rendit un son métallique, plutôt sinistre.

Aussitôt je fus édifié. Je me rappelai ce qu'il m'avait dit de son métier, les fois où je l'avais pris comme sujet d'études avec ses frères — et aussi ce que m'avait révélé autrefois un écrivain de mes amis, fixé dans les environs de Moll, entre le Limbourg et la Hollande.

Comment n'y avais-je songé plus tôt ? La néfaste industrie sévissait déjà de ce côté, sous sa forme la plus délétère par le fait de capitalistes d'outre Rhin.

N'ayant obtenu en aucun endroit de leur immense empire, l'autorisation d'établir leurs manufactures de toxiques, ils s'étaient adressés aux gouvernants belges lesquels leur avaient concédé bénévolement avec la possession du sol le droit de s'y livrer en toute liberté à leurs manipulations homicides.

Le lucre et l'incurie ouvraient et livraient la Campine à ces mercantis. Ils y rencontraient double avantage : ces plaines stériles ne leur coûtaient que quelques deniers et la main d'œuvre y serait moins exigeante que partout ailleurs.

A nos pauvres aborigènes le moindre salaire représenterait le Pactole.

Et c'est ainsi que s'étaient élevés sur près d'une centaine d'hectares, c'est-à-dire sur le territoire de plusieurs villages, des fours à cuivre et à zinc, des fabriques de produits chi-



miques, d'engrais artificiels, d'acide sulfurique, d'arsenic blanc, de sulfate de cuivre cristallisé...

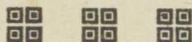
Oui, je me rappelais à présent le cri d'alarme jeté par mon ami : « Viens voir, toi, Merliane, ce que l'on a fait de ton pays de dilection. Viens t'en rendre compte par tes yeux ».

Mais je n'avais pu me décider à affronter l'horreur de ce spectacle. La description qu'il m'en donnait me suffisait. Toutefois en la lisant je l'aurais presque taxé d'exagération. Comment croire à pareils crimes ?

Et tandis que je jouissais ici de la plénitude de mon bonheur et que j'y apaisais mes nostalgies, j'étais loin de me douter que le Moloch industriel eût fait flamber ses géhennes à quelques lieues de mon paradis, que des chantiers d'empoisonnement, que des laboratoires de fléaux dirigés par des alchimistes plus néfastes que les Locuste et les Exili, fussent si proches de Varlonyssel et du cœur même de la pauvre et noble Taxandrie.

L'irréparable se consommait. On achetait la terre et les terriens pour les réduire à un servage pire que le suprême ilotisme; ces plaines revêches mais salubres, berceau d'une race vigoureuse et frugale, étaient vouées à la mort mais la donneraient d'abord à leurs enfants.

« Ces fabriques je les abomine — m'écrivait mon ami, et pourtant elles dégagent une grandeur tragique. Que ne viens-tu pour en tirer quelques tableaux vengeurs de nature à illustrer l'*Inferno* du XX^e siècle, c'est-à-dire des cycles de damnés dont le visionnaire florentin n'aurait jamais osé soupçonner la férocité sournoise, la cruauté sordide !... De mes fenêtres j'aperçois les gueules de ces fournaies. Une trentaine de cheminées vomissent leurs fumées opaques qui retombent en suaires asphyxiants sur les campagnes d'alentour. Ces fumées sont chargées non seulement d'anhydride sulfureux, gaz extrêmement nuisible à la végétation, mais aussi de composés de zinc, d'arsenic et de plomb qui se déposent sur les fourrages, les fruits et les autres produits du sol. Plus de légumes, plus de prairies, plus même un brin d'herbe. Sur une étendue de plusieurs kilomètres la bruyère même s'étiole et finira par disparaître. L'atmosphère saturée d'acides ronge jusqu'au chaume des toitures. Mais ces toxiques ne s'attaquent pas seulement à la flore: la faune même en est décimée. Ils n'épargnent pas plus



les hommes que les bêtes. Leurs ravages ne s'exercent pas exclusivement sur les ouvriers de ces géhennes mais s'étendent jusqu'à la population agricole. N'a-t-on pas ramassé sur les berges du canal de pauvres petits vachers qui étaient allés pêcher à la ligne et que les effluves maudits avaient foudroyés ?...

« Si l'on n'y met bon ordre, c'en sera fait bientôt de la race même. Les survivants ne représentent plus que des larves. A moins que par une infernale dérision, avant de les emporter, la fièvre ne s'en amuse avec une joie sadique en les leurrant, en les parant de tous les dehors de la santé, en répandant sur leurs visages une séduction factice, en prêtant plus de fleur et de montant à leur jeunesse. Jamais on n'aura vu sourire plus jolies filles, folâtrer enfants plus potelés et se trémousser apprentis plus fringants ! »

Et comme je me rappelais ce passage de la lettre de mon ami, Zidore à la fois déplorable et avenant me le confirmait par son masque et toute sa dégaine. Il me donnait avec son air faussement enjoué l'illusion de la force et de la santé. Mais ces apparences rassurantes ne duraient qu'un éclair.

« Lommel ! Baelen ! Neerpelt ! Wezel ! me répétais-je tandis que mes regards se ramenaient de l'horizon diabolique sur ce pauvre Zidore Palingstraks.

Je le considérais un peu comme un ~~escapé de l'enfer, un~~ osédé ou un revenant, ~~une sorte de salamandre humaine.~~

« Pieuses et saintes bourgades ! Est-il possible que vous vous soyez attiré pareilles calamités. O, dites, mes pauvrettes, quelles divinités inexorables avez-vous tenté pour que se soit abattu sur vous un châtiment plus atroce que celui qui dévora Sodome et Gomorrhe... Ce n'est plus le Berger de Feu, le coupable isolé et exceptionnel, c'est toute une région convertie en une fournaise, ce sera bientôt tout un peuple de damnés... c'est la Campine maudite ! »

Et Zidore, lamentable et séduisant, continuait à me rire de ses lèvres, de ses prunelles, de ses pommettes enflammées. Son visage s'allongeait sans disgrâce. Les cernes de ses yeux en soulignaient le regard troublant. D'olivâtre qu'il était autrefois son teint était devenu livide, son chandail vert avait des luisants d'écaille et de métal, et l'odeur de ses hardes imprégnées des acides de là-bas me prenait à la gorge et me suggérait le roussis des échappés de l'enfer.



« Nous gagnons cinq francs par jour, bluffait-il en battant ses cuisses, toujours pour rendre plus ostensible l'enflure de ses poches... Bast. On ne meurt qu'une fois... alors autant crever quand on est jeune... mais après avoir usé de la vie, s'pas monsieur?... Boire... jouer... jouir. Du vin, des dés, des filles! »

Il pirouettait comme une flamme, crépitait comme une fusée, se tortillait comme une salamandre. Mais son rire sonnait faux. Se sentait-il déjà touché par les griffes de la lémure?...

— Baaf, mon petit frère, le plus jeune de la maisonnée, est au lit... mais ce ne sera pas encore pour cette fois-ci... du moins à ce que j'espère... Vous savez, m'sieur, de temps en temps on nous alloue un congé de huit jours, soi disant pour nous reposer... Connu... C'est pas qu'on en ait besoin de ce congé... Oh la la... non peut-être?... Mais on a vite assez du plumard... On tient à s'amuser, que diable!... Le temps presse et les thunes demandent à rouler... »

Et il en puisait une poignée dans sa poche :

« Et quand on est arrivé au bout de son rouleau... et à peu près débarrassé de la fièvre, on va passer quelque temps au sanatorium des purotins, à Merxplas, comme mes frères Dolf et Gérard, ou bien l'on s'en retourne au turbin respirer du feu et du vitriol... »

Et avisant la gerbe de bruyère attachée à mon chevalet :
« Y en a pus là-bas, d'ces fleurs », gouailla-t-il encore. Les abeilles ont cessé de piquer. Y a même pus d'abeilles... Y a qui pique plus fort... Les acides remplacent les abeilles... »

Et sur cette plaisanterie macabre, Zidore partit en riant aux éclats et en faisant tinter ses thunes comme des grelots de folie.

Mais comme il s'éloignait vers le village, un éclair, une exhalaison fulmina et c'était comme s'il avait laissé derrière lui une odeur méphitique, une bouffée de ces acides délétères dont il me parlait à l'instant. L'âcreté en fut même si véhémentement qu'elle me contraignit à fermer les yeux.

Alors, avant que je les eusse rouverts, à la fois aveuglé et écoeuré, la durée d'une seconde ou d'un instant plus fugace encore, j'eus la révélation d'une prairie étalant à l'infini des myriades de cadavres dont le sang rougeoyait à l'unisson de la bruyère incendiée...

(Fragment d'un manuscrit inédit)

GEORGES EEKHOUD.